

doigt par les enfants : leur faire comprendre que la propreté du corps entretient une bonne santé, que la propreté des vêtements assure leur durée en même temps que l'on est plus estimé et mieux apprécié, que la malpropreté use et détruit le corps comme la rouille ronge le fer ; c'est leur indiquer une voie sûre et facile pour pratiquer cette bonne habitude.

Il nous reste à parler d'un moyen propre à stimuler l'amour du travail, de l'ordre et de la propreté : la distribution d'opuscules à la fin de l'année scolaire. Nous ne sommes pas partisan des distributions de prix qui se font par suite de compositions ; elles produisent de mauvais résultat sous plusieurs rapports ; elles excitent la jalousie, prédisposent à l'orgueil.

Le mérite réel est méconnu, car les élèves studieux, mais ayant peu de dispositions, sont souvent privés de ces récompenses ; tandis qu'une distribution d'opuscules, suivant le travail réel, à tous les élèves, produit de bons résultats ; d'abord l'école est suivie assez régulièrement par un grand nombre d'enfants ; les paroles encourageantes suffisent pour obtenir le travail, plus ou moins bien fait, sans doute, de tous les élèves. D'un autre côté, ce moyen très peu dispendieux n'est pas contraire aux règles d'une bonne pédagogie. Il faut peu de chose pour satisfaire l'enfant.

Nous ajouterons un mot relativement aux livres d'émulation, que nous préférerions voir remplacer par des bulletins mensuels, comprenant, outre les places que l'enfant occupe dans les diverses branches d'enseignement, des annotations pour la politesse, l'ordre et la propreté, l'attention, l'application, les progrès et la conduite, et la consignation des absences. Nous croyons ainsi que les parents ne sauraient jamais être mécontents, car leurs enfants pourraient généralement obtenir une mention honorable pour l'une ou l'autre de ces choses et s'efforceraient davantage de faire mieux à l'avenir ; la louange flatte tous les hommes, même ceux qui semblent les plus antipathiques ou ennemis de toute parole élogieuse.

En certains points de notre travail, nous avons mis à profit l'excellent *Cours de Pédagogie* de M. CHARBONNEAU, qui traite ces choses d'une manière admirable.—(1)

(Arville.) ANDRÉ, Instituteur.

## FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE  
CHEMIN DE LA FORTUNE.PAR  
HENRI CONSCIENCE.II  
LES FOUILLES.

Ils travaillaient néanmoins avec tant d'ardeur, qu'au bout de peu de temps la sueur coulait à grosses gouttes de leurs fronts. Le baron s'était mis à la tâche avec une passion fébrile ; il semblait poussé par une folle hâte et murmurait des paroles intelligibles mais, après une couple d'heures, ses mains délicates étaient couvertes de cloches. Epuisé et succombant à la lassitude, il proposa de se reposer pendant un quart d'heure pour reprendre haleine.

Le matelot, qui n'avait pas oublié les durs reproches sur son ivrognerie, s'écria qu'il ne s'agissait pas de se reposer, qu'on ne venait pas en Californie pour faire le paresseux et que noble et canaille devaient travailler également.

Le baron, blessé par cette raillerie, lui adressa quelques mots aigres. Il s'éleva une grande dispute, et les deux amis étaient près de s'entre-tuer dans le puits même. L'intervention de Pardoës calma les esprits ; et, comme on s'était reposé, on reprit le travail avec une nouvelle ardeur.

Chaque demi-heure, Donat demandait au Bruxellois :

—N'y sommes-nous pas encore ?... Voilà une poignée de terre. Regarde bien s'il n'y brille pas d'or !

Les autres n'étaient pas moins impatients et examinaient de près les petits cailloux et l'argile que remuaient leurs pioches pour découvrir l'étincellement si désiré des paillettes d'or ; mais le Bruxellois leur dit que leurs peines étaient inutiles, et qu'ils ne trouveraient l'or qu'après avoir traversé une couche de sable gris ou rougeâtre.

La nuit allait tomber ; les travailleurs avaient déjà creusé si profondément, qu'ils ne voyaient plus que le ciel au-dessus de leurs têtes. Le découragement commençait déjà à refroidir leur enthousiasme et à leur faire sentir leur extrême fatigue, lorsque Pardoës s'écria avec joie :

—Nous y sommes ! Nous avons atteint l'or !

Des cris frénétiques répondirent à cette nouvelle, et un triple hurra s'éleva du puits béant.

—Vite, donnez-moi une couple de pelletées de ce sable rougeâtre ; je verrai, en le lavant dans la rivière, ce que nous devons en attendre.

Tous sortirent du trou avec une curiosité fébrile et le cœur battant d'émotion. Pardoës trempa le plat de fer-blanc dans la rivière, le secoua et délaya la terre qui y était, de telle sorte qu'elle s'écoulait avec l'eau, tandis que l'or et les cailloux, qui étaient plus pesants, restaient au fond du plat. Alors il enleva, autant que possible, les pierres et continua à laver jusqu'à ce qu'il

crût pouvoir juger de la quantité d'or. Ce travail dura assez longtemps et la nuit était déjà si avancée que Pardoës ne pouvait distinguer qu'avec peine ce qu'il y avait au fond du plat.

—Eh bien ! eh bien ! s'écria Donat frémissant d'impatience, l'avons-nous atteint ? Y a-t-il de l'or, beaucoup d'or ?

—Il y a de l'or, répondit le Bruxellois en leur montrant le plat. Voyez les paillettes dans le sable. Beaucoup ou peu, je ne puis en juger, faute de lumière. Allumons le feu, nous le saurons.

Tous le suivirent du côté de la tente. Donat faisait des bonds extravagants et était à moitié fou de joie. Il n'y avait plus de doute pour lui qu'il ne recueillît en peu de temps de grands trésors, et qu'il ne pût bientôt quitter un pays où tout était mauvais et horrible, l'or seul excepté.

Lorsque le feu fut allumé et qu'on put voir, à la flamme du bois résineux, ce qu'il y avait dans le plat, Pardoës grommela avec déception :

—Il y a de l'or, vous le voyez briller ; mais la quantité est minime. Si nous ne trouvons pas de terre qui contienne de plus nombreuses et de plus grosses paillettes, nous ne gagnerons pas assez pour acheter notre nourriture quotidienne dans les stores. Ne vous découragez pas cependant après une tentative défavorable ; cette couche de sable peut être très-épaisse, et au fond elle deviendra probablement plus riche.

Les compagnons prirent tour à tour le plat et regardèrent avec étonnement les petites paillettes presque sans poids qui brillaient au fond, à la lueur des flammes.

—C'est drôle, s'écria Kwik, on dirait que ce sont des petites écailles de poisson !

—Pas de bêtises, dit le matelot. Venez, continuons à travailler encore une heure ou deux ; l'obscurité ne nous empêchera pas d'approfondir le trou.

—Travailler ? encore travailler maintenant ? soupira le baron en montrant ses mains dont l'une était rouge de sang.

—Non, non, nous allons manger et nous coucher, comme d'habitude, dit Pardoës d'un ton impérieux. Il n'est pas prudent d'épuiser ainsi en un seul jour toutes ses forces, jusqu'à risquer de se rendre malade. Nous devons travailler de manière à pouvoir travailler longtemps.

Il n'y avait rien à répondre à cela ; le souper fut apprêté et dévoré avec un appétit féroce. On plaça le matelot en sentinelle, et tous les autres se trainèrent sous la tente et se couchèrent en rêvant à l'or qu'ils trouveraient le lendemain...

Le jour suivant, à la première lueur du matin, la claie fut portée au bord de la rivière et placée sur un soutien en bois, de manière qu'on pût la secouer.

Cette machine a la forme d'une barquette ; la partie supérieure est un tamis grossier : au-dessous, sur le sol, sont clouées une quantité de lattes croisées, et au milieu il y a une ouverture. On verse la terre aurifère sur le tamis et on l'arrose abondamment d'eau, en secouant la claie avec force. Le tamis retient les cailloux et les pierres et ne laisse passer que le gravier et la terre aurifère. Dans la claie, cette terre est changée

Sèche racine de l'arbre la ruine.

Laboureur mal habillé

Vaut un seigneur ruiné.

A faible champ fort laboureur.

On prend les bêtes par les carnes,

Et les hommes par les paroles.

(1) Extrait du *Progrès*, Journal publié à Bruxelles, reproduit par le *Journal d'Éducation de Bordeaux*.